

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

REVUE LITTÉRAIRE

VOL. L. CHÈRE ZASTY ET MONTREAL, 2 AVRIL 1866. pp. 11-12. sup. No. 18

LES

Compagnons de la Croix-d'Argent.

CHAPITRE XVIII.

VOU LE LECTEUR COMMENCE A PRÉVOIR UN DÉNOUÈMENT INATTENDU.

— Il ne faut pas pleurer comme vous le faites-là, mon enfant!

— Je n'ai pas vu mon pauvre père depuis douze jours!

— Je vous dis que j'ai eu de ses nouvelles; il est bien!

— Oui; mais il est en prison.

— Je vous ai déjà promis, ma belle enfant, qu'il en sortirait bientôt.

— Ce n'est pas sûr, monsieur le docteur.

— Ayez confiance!

C'était à Versailles; dans une petite maison située à l'extrémité de la ville;

que, près de la fenêtre d'une grande salle à manger, donnant sur le cours la Reine; un matin, entre huit et neuf heures, le docteur Guillotin et la Miette échangeaient ces paroles:

Le vieux médecin avait connu la fille du Marseillais à l'Hôtel-Dieu,

et auprès du lit sanglant de celui que la jeune fille appelait son père.

Il avait été profondément touché du courage héroïque, de la piété filiale, et de la beauté pure et douce de la fille du peuple.

Quand trois jours après l'amputation, les agents de M. de Crosnes avaient emporté le Marseillais aux prisons basses de la Tournelle, en exécution de l'ordre délivré le 16 juillet, M. Guillotin était là.

Il eut pitié de la Miette.

Qu'allait-elle devenir, cette jeune fille, dont le père était emprisonné, ac-

cusé d'être complice d'un crime mystérieux?

Elle ne voulait point laisser s'éloigner le brancard où son père avait été placé.

Elle insultait les soldats et les hommes de la lieutenance: elle voulait se faire conduire, elle aussi, aux prisons basses.

Le docteur, ne consultant que son cœur, s'était emparé de la jeune fille, folle de douleur; il l'avait conduite à Versailles, où il habitait depuis l'ouverture des États-Généraux.

Il l'avait confiée aux soins d'une vieille gouvernante qui dirigeait son ménage.

Dix jours s'étaient passés ainsi. La Miette pleurait son père, le docteur la consolait; et, quand il allait à Paris, lui rapportait des nouvelles du Marseillais.

Ce jour-là, elle était plus triste que de coutume.

Assise devant la fenêtre, où elle travaillait activement, pour tromper son chagrin, elle agitait dans son cœur mille sombres pensées qui appelaient dans ses yeux charmants des larmes brûlantes.

Le docteur, devant sa table, déjeunait. Sa vieille gouvernante lui servait du café au lait dans une grande timbale d'argent.

Un petit pain mollet attendait sur une assiette de porcelaine de Saxe, prêt à satisfaire l'appétit malin du bon docteur.

Le docteur paraissait préoccupé.

— Mon enfant, dit-il tout-à-coup, en s'adressant à la Miette, venez ici.

Il la fit asseoir près de la table.

— Vous voyez que je prends intérêt à vous. Vous me paraissez être en ce moment seule et sans appui. Je suis un vieux médecin, quelques-uns disent un savant. Le roi a bien voulu quelque-

fois m'honorer de faveurs toutes particulières; je suis député aux États-

Généraux, à l'Assemblée nationale, en un mot je puis, comme on dit, quelque chose pour ceux à qui je veux du bien.

La Miette regardait le docteur.

— Eh bien ! mon enfant, ayez confiance. Dites-moi ce secret qui vous pèse. Votre père, ce Marseillais, quel est-il ? que fait-il ? qu'a-t-il fait ? Vous-même, où êtes-vous née ? comment avez-vous été élevée ? Je ne puis vous servir si je ne perce le mystère qui cache ce qui vous concerne.

La jeune fille leva les yeux au ciel comme pour lui demander des inspirations.

— Voilà bien des fois que je vous interroge, mais vous ne me répondez jamais, mon enfant, ce n'est pas bien ?

A ce reproche, la jeune fille ne put y tenir ; elle se mit à sangloter, et le docteur, tout ému, la consola.

— Allons, allons, disait-il, ce que j'en dis, c'est dans votre intérêt. Je voudrais que vous eussiez confiance en moi pour vous servir.

La Miette était cruellement torturée. Elle ne voulait pas trahir les secrets qui couvraient son père : et cependant elle sentait instinctivement que le docteur n'était pas de ceux qui trompent ; elle souffrait de répondre à sa bonté par un silence défiant.

— Au moins, demanda le docteur, dites-moi votre nom ; comment vous appelait-on, quand vous étiez avec votre père ?

La jeune fille se mit à sourire.

— C'est bien peu de chose, ce que je vous demande-là, ajouta le vieux médecin.

La fille du Marseillais regarda un instant dans le regard plein de loyauté du docteur, et réfléchissant qu'il était bien indifférent que le docteur connût son nom.

— On m'appelait la Miette, fit-elle.

A ce nom, le docteur fit un geste de surprise.

— La Miette ! reprit-il.

— Oui, la Miette ! répondit la jeune fille que la surprise du docteur étonnait.

M. Guillotin rechercha dans ses souvenirs celui que le nom de la Miette réveillait.

Il se trouva par la pensée auprès du lit de Claude Chopin, recueillant les paroles incohérentes échappées au délire du jeune malade.

Le nom de la Miette était un de ceux que Chopin avait prononcés avec le plus d'animation.

Le mystère s'éclaircirait-il ? se demanda tout bas le vieux médecin.

La vieille gouvernante entra subitement.

— Monsieur, on vient vous chercher.

— Moi ? fit le docteur.

— Oui ; on dit qu'il faut que vous vous rendiez tout de suite à l'Assemblée.

— Qui dit cela ?

— Un des huissiers des États.—La vieille gouvernante disait encore quelquefois, les États, en souvenir des États-Généraux.

— C'est bien, j'y vais, répondit le docteur.

Il se leva précipitamment et se rendit à l'Assemblée.

Ces convocations extraordinaires étaient fréquentes ; l'Assemblée nationale était comme un camp que de rudes alertes mettaient sur pied à chaque instant.

La Miette, restée à la maison du docteur, reprit son travail, non sans jeter de temps en temps les yeux sur les longues avenues du cours la Reine.

La vieille gouvernante ne disait rien ; elle était, par un phénomène assez rare chez les vieilles filles, extrêmement peuceuseuse.

De plus elle était sourde.

La Miette travaillait, et pour abrégé son travail, elle chantait, sur une air étrange, des paroles qui n'étaient celles d'aucune chanson alors en vogue :

Mon père est le vent,
Qui siffle dans l'ombre,
Quand la nuit est sombre,
Sous le firmament.

Ma mère est l'orage,
Qui grossit, le soir,
En mer le flot noir,
Brisé sur la plage.

Mon frère est l'éclair ;
Quand la foudre tonne,
C'est lui qui sillonne
Les plaines de l'air.

La journée se passa ainsi.

La Miette travaillait devant la fenêtre, pleurant et chantant, tour à tour.

Le docteur Guillotin était à l'Assemblée.

Il devait rentrer à six heures, après la séance des États, comme disait la vieille gouvernante.

Sur les cinq heures et demie, deux hommes parurent sur la chaussée plantée d'ormes du cours la Reine.

L'un de ces hommes était maître Louis.

L'autre était Claude Chopin.

Le jeune ouvrier, complètement guéri, venait à Versailles pour remercier le docteur Guillotin des soins qu'il lui avait donnés.

Le docteur avait écrit au père Brulot qu'il désirait voir son neveu.

M. Guillotin, on se le rappelle, avait reçu de M. Thiroux de Crosnes, le 16 juillet, au matin, une mission toute particulière.

Il devait chercher la main qui avait versé un poison mortel dans le breuvage destiné à Claude Chopin.

Il avait, dans cette vue, fait une enquête; il avait voulu interroger l'Éveillé. Il s'était rendu à la prison de la Tourbe.

Le malheureux bossu avait été très-surpris d'apprendre que Claude eût été ainsi menacé.

La surprise du Rouleur avait paru si sincère au docteur, qu'il ne doutait pas de l'innocence dont elle témoignait.

Le médecin avait interrogé Claude. La conduite de celui-ci l'étonnait. Le neveu du père Brulot gardait un implacable silence sur les événements qu'il avait traversés depuis le 11 juillet, jour de son arrivée à Paris, jusqu'au 14, jour où il avait été transporté à l'auberge de la Croix-d'Argent.

Le médecin ne s'en était pas tenu là.

Il avait questionné Mlle Brulot; il avait eu avec maître Louis de longues conversations.

Le mystère ne s'éclaircissait pas.

Il avait toujours, entre les mains le mandat d'amener délivré par M. Thiroux de Crosnes, et remis avec le nom en blanc au docteur Guillotin.

Ce mandat était daté du 16 juillet au matin: la lieutenante n'avait été supprimée qu'à dix heures; le docteur Guillotin était d'ailleurs député à l'Assemblée.

Il ne doutait pas qu'il n'eût, sinon le droit, du moins le pouvoir d'arrestation; mais ses soupçons ne rencontraient pas d'objet.

Il avait mandé Claude Chopin à Versailles, pour faire auprès de lui une nouvelle tentative, afin de connaître la vérité.

Claude Chopin, accompagné de maître Louis, attendait en se promenant sous les arbres du cours, que le docteur Guillotin revînt de l'Assemblée.

Ils causaient tous deux. Claude n'avouant pas à maître Louis les causes d'une tristesse que celui-ci s'efforçait de consoler.

— Vous ne voulez pas me confier le sujet de votre ennui? disait le maître Compagnon.

— Cela m'est impossible, répondait le jeune ouvrier.

— Votre oncle n'est pas content de vous.

— Je le sais.

— Il aurait voulu vous voir épouser sa fille.

— C'est vrai.

— Vous ne voulez pas?

— Je le veux bien, mais.....

— Mais quoi?

— Mais c'est que j'en aime une autre, et le jeune ouvrier en disant ces mots baissait la tête sous le poids d'une pensée douloureuse.

— On est maître de son cœur, répondait maître Louis. Si vous n'aimez pas votre cousine, il ne faut pas l'épouser; ce serait mal.

— N'est-ce pas, maître?

— Oui, ce serait mal, mais l'autre que vous aimez où est-elle?

— Je ne sais pas, répondit, d'une voix étouffée, le jeune ouvrier.

— Comment, vous ne savez pas?

— Hélas! non!

— Est-ce une fille de votre pays?

— Non, maître.

— C'est donc une fille de Paris?

— Je le crois.

— Où l'avez-vous vue?

— Je ne puis le dire.

— Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vue ?

— Je ne l'ai point vue depuis la prise de la Bastille.

Les deux hommes se trouvaient près de la maison du docteur Guillotin.

Claude s'arrêta tout-à-coup.

— Avez-vous entendu ?

— Quoi ? demanda maître Louis.

— Cette voix qui chante ?

— Oui, j'entends.

En effet une voix fraîche, pure, mais profondément triste, venait de la maison devant laquelle se promenaient Claude et maître Louis.

La voix chantait :

Ma sœur est la bise,

Qui dans les hivers

Gémit au travers

D'une vieille église.

Claude, immobile, écoutait chacune des paroles, les yeux fixés sur la maison où il n'osait avancer.

La voix reprit :

Je suis l'inconnu,

Quand il fait sa ronde.

Il sort de ce monde

Comme il est venu.

— Qu'avez-vous ? demanda maître Louis.

Claude regarda le maître.

— Ce que j'ai ?

— Oui.

— C'est sa voix ?

Au même instant, le docteur Guillotin apparut. Il revenait de l'Assemblée.

— Vous voilà, fit-il en voyant les deux hommes.

Il regarda Chopin.

— Vous avez la figure tout émue ; est-ce que vous êtes encore malade, mon garçon ? demanda-t-il avec un affectueux intérêt.

— Il va bien, répondit maître Louis ; seulement, si vous le voulez bien, entrons.

— Entrons. fit le docteur.

Le maître Compagnon dit à l'oreille du vieux médecin, en montant les marches du petit perron qui conduisait au vestibule :

— Je crois que la lumière ne se fera pas attendre.

CHAPITRE XXIV.

RÉVÉLATIONS.

Deux heures après l'arrivée de Claude Chopin et de maître Louis chez le docteur Guillotin, la Miette, le maître Compagnon et le jeune ouvrier étaient réunis autour d'un grand feu où était assis l'homme de science.

Claude Chopin, en retrouvant la Miette chez le docteur, avait poussé un cri qui eût trahi son émotion, s'il n'eût consenti à l'avouer.

Le trouble que la surprise avait causé à la jeune fille, quand elle avait aperçu le jeune ouvrier, n'avait échappé ni à maître Louis, ni à M. Guillotin.

Le docteur fit asseoir à sa table les deux charpentiers et la Miette.

Après le dîner, qui fut court et silencieux, le docteur se tourna vers Claude :

— Mon garçon, maintenant que tu as rencontré ici quelqu'un de ta connaissance, il faut nous parler à cœur ouvert.

— Je le veux bien, reprit Claude, mais...

— Mais quoi ?

Le jeune ouvrier regarda la Miette.

— Mais, j'ai juré de garder le secret, et je ne parlerai que si l'on me relève de mon serment.

— Parlez, fit la fille du Marseillais ; ils ne nous trahiront pas, et elle montrait le docteur et le maître Compagnon.

Claude obéit.

Il raconta dans les plus minutieux détails tout ce qui lui était arrivé : son entrée au cabaret du faubourg Saint-Antoine, les violences dont il avait été victime, les menaces qu'on lui avait faites, le salut inespéré qu'il devait à la Miette.

Maître Louis et le docteur écoutaient avec une attention facile à comprendre.

Le jeune ouvrier paraissait être encore sous le coup des terreurs qu'il avait traversées.

Il regardait derrière lui pour voir si aucune personne étrangère ne recueillait ses paroles.

Il s'arrêtait de temps en temps pour chercher dans les yeux de la Miette l'approbation de son récit.

— Et pourquoi, demanda le docteur, quand Claude eut terminé, ne nous avoir

pas dit ces choses ?

— J'avais promis de garder le secret, répondit le jeune ouvrier en montrant la Miette.

— C'est bien.

— Et puis, je me défiais encore de vous, et je tremblais pour ma mère.

— Pour votre mère ?

— Oui, les Compagnons noirs doivent la frapper, si je les dénonce.

— C'est une menace.

— Ils l'exécuteront.

— Le croyez-vous ?

— Oui, je le crois, répondit en tremblant le malheureux Chopin.

La Miette fit un signe pour indiquer qu'elle partageait les appréhensions de Claude.

Le docteur parut réfléchir un moment.

— Y a-t-il un couvent de femmes à Soissons ? demanda-t-il à Claude Chopin.

— Oui, docteur, le couvent des Augustines.

— Savez-vous si quelquefois on n'y a pas renfermé des femmes de distinction, de la personne desquelles on voulait s'assurer ?

— Oui, docteur, quelquefois. La duchesse de Saint-Aiguillon y a été enfermée, il y a deux ans ; j'ai été la voir passer, quand elle en est sortie.

— Les religieuses ont-elles bien soin des personnes qu'on leur confie ainsi ?

— Je sais que quand la duchesse de Saint-Aiguillon est sortie, elle disait qu'elle ne s'était jamais trouvée aussi bien soignée que pendant son séjour chez les religieuses.

— C'est bien, fit le docteur.

Il tira de sa poche un petit papier, demanda de l'encre, du papier à lettre et une plume.

Et il se mit à écrire.

— Les noms et prénoms de votre mère ? demanda-t-il à Chopin.

Claude les donna.

Le docteur adressa une lettre à la maréchassée de Soissons, avec le mandat d'amener délivré par le lieutenant général.

Le blanc du mandat avait été rempli : la maréchassée recevait l'ordre d'arrêter la veuve Chopin, demeurant à Soissons, rue de la Marine, no. 2, et

de la conduire aux religieuses Augustines.

La lettre jointe au mandat donnait l'ordre d'opérer l'arrestation avec les plus grands égards pour la prisonnière, et le plus grand mystère.

Le docteur Guillotin adressa une seconde lettre à la supérieure des religieuses de Soissons.

Ordre était donné de traiter la veuve Chopin comme une prisonnière de haut rang, — de lui donner la meilleure chambre, le meilleur lit et la meilleure chère du couvent.

Une troisième lettre était adressée à la veuve Chopin : il lui était dit de ne pas s'effrayer si la maréchassée venait et la conduisait au couvent des Augustines. On lui promettait que sa captivité ne durerait pas longtemps et on l'affirmait qu'il ne lui serait fait aucun mal.

Le docteur signa les deux premières lettres.

Il fit signer la troisième lettre à Claude, et il fut recommandé à la veuve Chopin de brûler la lettre dès qu'elle la recevrait.

Claude ne comprenait pas bien ce que voulait le docteur : il le lui demanda.

— Ce que je veux ? répondit le vieux médecin.

— Oui.

— Je veux que votre mère soit à l'abri des atteintes des Compagnons noirs.

— Et vous la mettez en prison ?

— En prison dans un couvent, dont l'ordre du roi lui-même n'ouvrirait pas la porte à un homme.

— Mais ma mère sera arrêtée avant d'avoir reçu la lettre qui la rassurera ?

— Non, répondit le docteur Guillotin, j'ai donné l'ordre de n'exécuter le mandat que six heures après la réception de la lettre.

— Quand partira la lettre ?

— A l'instant, répondit le docteur.

Il sonna.

La vieille gouvernante entra.

Le docteur, qui savait se faire entendre d'elle, malgré la surdité dont la pauvre fille était affligée, lui dit de porter les lettres à l'Assemblée nationale.

Il avait écrit au-dessus de l'adresse :
"Et expédier pour cause de salut public."

Quand il eut ainsi disposé d'un mandat que le lieutenant de police avait mis entre ses mains, il se mit à interroger Chopin.

— Comment s'appelait le maître des Compagnons noirs ?

— Chaulat.

— Comment ? Chaulat !

— Oui.

— L'homme qui a surpris, il y a quinze jours, la confiance de la Commune de Paris, et s'est, pendant quelques heures, emparé de la lieutenance de police ?

— Précisément.

— Et les secrets de l'État ont été pendant quelques heures entre les mains d'un pareil homme ?

— C'est terrible ? observa maître Louis.

Le docteur Guillotin, si ferme que fût son caractère, ne put se défendre d'un mouvement d'effroi.

— Si le roi savait cela ! ajouta-t-il.

— Nous ne pouvons pas le lui apprendre, répondit froidement maître Louis.

— Pourquoi cela ?

— Parce que les Compagnons de la Croix se sont fait la loi de ne jamais dénoncer leurs ennemis.

Le docteur haussa les épaules.

— Avec cette générosité héroïque, vous vous perdez.

— Peut-être, répondit maître Louis.

Il y eut, pendant quelques instants, un profond silence.

Chacun des personnages était agité par une foule de pensées.

— Tout s'éclaire pour moi, répondit le docteur Guillotin.

— Pour moi aussi, reprit maître Louis.

— C'est un Compagnon noir... commença le docteur.

— Qui a voulu empoisonner Claude, acheva le maître Compagnon.

Ils causèrent pendant quelque temps, expliquant tous les mystères au milieu desquels ils avaient passé depuis quelques semaines, par l'action occulte des Compagnons noirs.

— Qu'y a-t-il à faire maintenant ? demanda maître Louis.

— Il faut d'abord délivrer le malheureux l'Éveillé, répondit le docteur ; il ne faut pas faire souffrir un innocent.

— Bien ! et ensuite ?

— Ensuite, il faut mettre en sûreté la vie de ce garçon, fit le vieux médecin en montrant Claude : elle est menacée.

— Et puis ?

— Il faut informer le roi des dangers qui l'entourent, et d'où ils viennent.

— Sans trahir les Compagnons noirs, observa maître Louis.

— Sans trahir les Compagnons noirs.

— Vous oubliez quelqu'un ! observa timidement la Miette.

— Qui cela ? demanda le docteur.

— Mon père, répondit la jeune fille.

Le vieux médecin fronça involontairement le sourcil : il ne put s'empêcher de dire :

— C'est un bien méchant homme !

La Miette reprit avec une ineffable douceur :

— C'est mon père, et vous m'avez promis de le sauver !

— C'est vrai, mais je ne savais pas alors tout ce qu'il avait fait.

— Vous saviez tout ce qu'il avait souffert. Il n'a plus le moyen de mal faire : il restera toute la vie infirme, mon pauvre père, et la Miette se mit à pleurer.

— Vous l'aimez donc bien ? demanda maître Louis.

— Je suis sa fille.

— Eh bien ! dit le maître Compagnon, il faudra que sa Majesté signe deux ordres de mise en liberté au lieu d'un.

La même pensée vint en même temps à l'esprit de la Miette et de Claude.

— Comment obtenir cette grâce du roi ?

— Ne vous inquiétez pas, répondit maître Louis en souriant, c'est mon affaire.

Le docteur Guillotin le regarda.

— Et Chaulat ? demanda-t-il.

— On ignore ce qu'il est devenu, répondit maître Louis. Entré au Châtelet le 16 juillet, il en était honteusement chassé le 17, et depuis ce jour, on ignore où il est.

— C'est effrayant ! observa le député.

Il était dix heures du soir.

La Miette se retira.

— Ayez confiance, mon enfant, lui dit affectueusement le docteur. Votre père guérira, et avec l'aide de Dieu vous le ferez se repentir de sa vie passée.

La jeune fille leva les yeux au ciel.

— Ce matin, vous pleuriez, continua le docteur; ce soir, vous êtes un peu consolée. Ayez confiance.

— J'ai confiance en Dieu et en vous, répondit la Miette.

— Vous oubliez un brave garçon qui me paraît assez disposé à se faire couper en quatre pour votre service, et c'est justice, puisque vous lui avez sauvé la vie.

La jeune fille sortit, en rougissant de l'allusion que le docteur venait de faire au sentiment qu'elle éprouvait pour Chopin.

Quand elle eut refermé la porte :

— Je vois bien, Claude, dit maître Louis, en prenant la main du jeune ouvrier, pourquoi vous étiez triste et pourquoi vous ne l'êtes plus.

La nuit se passa sans que ces trois hommes pensassent à prendre aucun repos.

(A continuer.)

LES

SABOTIERS DE LA FORET-NOIRE.

XV.

BURCK.

(Suite.)

Marguerite, assise sur le bord de son lit, les lèvres pâles, l'œil fixe et les mains pendantes, avait écouté dame Catherine avec une stupéfaction mêlée d'épouvante. Mais, bondissant tout à coup comme une lionne blessée :

— Non ! non ! s'écria-t-elle, comme toi, je dirai : C'est impossible ! ils ont effrontément menti ceux qui accusent Fritz d'une telle infamie ! Quel motif, je te le demande, aurait pu le pousser à commettre ce crime, qui est sans aucun

profit pour lui ? Je t'avoue que je le cherche en vain.

— Jésus ! répondit la ménagère en hochant la tête, elles prétendent toutes qu'en frappant Gaspard Melzer dans ce qu'il a de plus cher au monde, dans sa fortune, le but de Fritz était de porter au vieillard un coup mortel et de briser ainsi l'obstacle qui s'opposait à son bonheur.

— Ose-t-on le calomnier ainsi ? murmura Marguerite en voilant ses yeux de ses deux mains.

— Vous comprenez bien qu'une fois votre père mort, rien, en effet, ne vous empêche plus d'être l'un à l'autre.

— Jamais ! s'écria la jeune fille avec un geste d'indignation. Je crois Fritz innocent de ces odieux calculs, mais je n'épouserai jamais un homme qui n'aimerait pas et ne respecterait pas mon père.

Puis, après un instant de silence :

— Est-ce que tu le crois capable, toi bonne Catherine ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Ma chère Grettly, répondit sentencieusement la ménagère, le désespoir est un mauvais conseiller, et le malheur nous rend souvent méchant.

— Oh ! Fritz ! Fritz ! serait-il donc possible que le désespoir ait égaré ta raison ? s'écria la jeune fille.

Ce cri qui s'échappait de son âme prouvait que Fritz était bien près de perdre son dernier défenseur. Marguerite fondait en larmes.

— Du calme, mon enfant, lui dit tout bas dame Catherine, vous m'avez promis d'être forte et résignée, et de son lit votre père pourrait vous entendre.

La jeune fille se releva. Elle mordait convulsivement son mouchoir pour étouffer ses sanglots. Puis elle s'élança hors de sa chambre, afin d'aller se réfugier sous le berceau du jardin. Mais à peine se fût-elle engagée dans la première allée, que Burck, un chien de haute taille que Fritz lui avait donné quelques temps avant son départ pour le couvent et qu'il avait élevé lui-même, vint à sa rencontre avec toutes les manifestations de la joie la plus bruyante. Il sautait devant elle en lui barrant le passage, se dressait sur ses pattes de derrière pour lui lécher les

maîns, et poussait de petits cris qui ressemblaient aux gémissements d'un enfant. La jeune fille le repoussa doucement et alla s'asseoir sur son banc de mousse. Burck l'y suivit, se coucha à ses pieds, et lui posant sur les genoux son énorme tête, il lui souleva les mains du bout de son museau, qui était plus froid que le marbre. Absorbée dans sa douleur, Marguerite ne semblait ni voir, ni entendre tous les frémissements d'impatience du fidèle animal.

La lune, en ce moment, argentait de ses pâles rayons les étroites allées du jardin, faisant étinceler les vitres de la serre, et glissant à travers le feuillage encore clairsemé du berceau, elle éclairait à demi la tête blonde de Marguerite, dont les joues décolorées étaient sillonnées de pleurs. Burck, immobile, attachait sur les yeux de sa jeune maîtresse son œil intelligent, qui passait alternativement du vert d'émeraude au rouge ardent du rubis; et la voyant pleurer, il soupirait tristement. Mais lorsque l'horloge de la petite église de Nordstetten sonna minuit, Burck dressa l'oreille, et regardant la lune, il se mit à hurler lugubrement.

Marguerite tressaillit, car les hurlements du chien pendant la nuit sont de sinistres présages. Elle enferma la puissante gueule de Burck entre ses deux petites mains toutes tremblantes, se leva, le conduisit à sa niche et le mit à la chaîne. Puis revenant s'asseoir sur son banc de mousse, elle tomba bientôt dans une rêverie profonde.

Pendant ce temps, Fritz, que la faim torturait (car il avait vainement attendu sa mère), s'était décidé à abandonner enfin sa retraite. Vers dix heures du soir, il traversa le pont tremblant du ravin; et s'engageant dans des chemins détournés, il s'avança jusqu'aux premières maisons de Nordstetten.

Il y avait, en cet endroit, une petite ferme qui était exploitée par le père d'un de ses amis d'enfance, Michel Wagner, et cet ami couchait habituellement dans une écurie attachée au bâtiment principal, mais dont l'entrée donnait sur la campagne. C'est à cette écurie que Fritz alla frapper. Grand fut l'étonnement du jeune charretier qui était loin de s'attendre à semblable visi-

te. Après quelques paroles rapidement échangées Michel s'empressa d'aller dérober à la cuisine paternelle une michede pain noir, un quartier de fromage et un grand criechon de vin, restes du souper.

Quand Fritz eut achevé son repas — Mon camarade, lui dit son hôte, l'air de Nordstetten ne vaut rien pour toi en ce moment. Il y court certains bruits dont nous n'avons pas le temps de causer. Si j'ai un conseil à te donner, c'est de déloger au plus vite et de profiter des six grandes heures de nuit que tu as encore de devant toi pour gagner lestelement du terrain.

Fritz supposa qu'ils s'agissait de poursuites dirigées contre lui comme déserteur.

— Je ne me suis hasardé jusqu'à l'entrée du pays, dit-il, que pour venir te demander à souper et te charger de faire savoir à ma bonne vieille mère que j'ai quitté Nordstetten cette nuit même.

— Tu peux compter sur moi, répondit Michel Wagner en allant prendre dans un coffre à avoine une vieille bourse de cuir qui contenait environ trois florins en menue monnaie, c'est-à-dire toute sa fortune présente, et le mettant dans la main de Fritz, qui hésitait à l'accepter.

— Ne perdons pas notre temps en vains refus, dit-il. A cette heure, il est plus important pour toi de jouer des jambes que de la langue. Embrassons-nous donc, et pars sans plus tarder.

Fritz prit la bourse, serra la main de l'hôte et s'éloigna aussitôt. Mais il n'eut pas fait cent pas qu'il s'arrêta pour jeter un dernier regard sur Nordstetten, où s'était écoulé son insouciant jeunesse, humble hameau dont chaque sentier, chaque haie, chaque mesure, lui rappelait un souvenir. Il voulut contempler le petit clocher de son église qui se découpaient en grisaille sur l'azur du ciel.

C'est sur la place, à deux pas de l'église que s'élève la maison de Grettly, avec son grand jardin, témoin des jeux de leur enfance. C'est là qu'est le berceau rustique qu'il avait fait lui-même et le banc de mousse épaisse où sa sœur de lait va rêver. C'est là aussi qu'est la serre avec ses fleurs aux formes étranges, aux chivraüts parfums au

milieu desquelles il avait trouvé Grettly mourante! Partira-t-il sans revoir encore ces lieux aimés sans emporter au moins une fleur? Pendant qu'il lutte avec lui-même, une puissance invincible l'a poussé vers la maison du vieux Gaspard. Oubliant le danger qui le menaçait, n'écoutant que son amour, il a escaladé les murs du jardin de Melzer.

Burck, du fond de sa niche, avait parfaitement vu un homme qui se tenait à cheval sur la crête du mur; mais en habile tacticien, il s'était bien gardé de desserrer les crocs, car il aimait, ce brave Burck, à voir son ennemi de près. Quand il entendit le sable du jardin crier doucement sous les pieds de ce visiteur nocturne, il s'élança hors de sa niche de toute la longueur de sa chaîne en poussant des aboiements furieux. A ces cris, qui, dans le langage de la race canine, doivent probablement signifier quelque chose comme : Sentinelles, prenez garde à vous! tous les chiens des maisons voisines se mirent à aboyer. Et l'alerte se transmettant de proche en proche, ne tarda pas à faire le tour du village.

Maudit chien!

Par bonheur, les paysans ont le sommeil dur, et nul d'entre eux ne se réveilla. Quant à Burck, non content d'avoir semé l'alarme dans Nordstetten, il imprimait à sa chaîne de si rudes secousses qu'il en rompit un des anneaux. Alors, le nez au vent, la gueule écumante, il traversa le jardin en trois bonds. Mais, changeant brusquement d'allure, il fit un temps d'arrêt, et comme honteux de sa méprise, il s'en alla, la tête basse, se rouler au pied de Fritz en aboyant joyeusement. Puis il courut vers Marguerite pour lui annoncer la venue de leur ami commun.

La jeune fille craignant que tous ces aboiements, dont elle ne s'expliquait pas la cause, ne troublassent le sommeil de son père, s'était levée. Voyant Burck accourir, elle le prit par son collier, et voulut le reconduire à sa niche. Mais, en tentative, loin d'obéir, Burck entraîna sa maîtresse vers l'extrémité du jardin.

Fritz venait de s'engager dans une sombre allée où il errait tristement. Il avait crié que, s'il revoyait une dernière

fois le jardin de Grettly, ses fleurs et tout ce qu'elle aimait, il partirait moins malheureux. Hélas! le bonheur qu'il avait rêvé, sur lequel il avait compté pour retremper son courage abattu n'existait que dans son imagination. Il comprit que c'était Grettly qui, par sa présence, donnait à toutes choses l'éclat, le parfum et la vie. Il lui fallait donc se résigner à partir sans la voir. Il sentait, à cette seule pensée, les larmes trembler au bord de ses cils, et il eut un instant de sombre désespoir et de profond dégoût pour l'existence.

En ce moment, un nuage s'étendit comme un voile funèbre sur le disque argenté de la lune. Tout, alors prit aussitôt autour de Fritz, une teinte sinistre et désolée. Il lui sembla que les fleurs, comme des plantes flétries et desséchées n'exhalaient plus aucune senteur. Ce jardin lui parut triste et froid comme celui d'un vieux cimetière abandonné; et quoiqu'il ne fût en proie ni à la fièvre ni au délire, il crut voir une ombre blanche soulever lentement la pierre de son tombeau et errer à l'aventure à travers les grands arbres.

Ce qui n'était d'abord qu'une vision devint bientôt une réalité. L'ombre prit un corps, et Fritz reconnut Grettly, que, malgré sa résistance, le brave Burck, dans une excellente intention, sans doute, avait entraînée jusqu'au fond du jardin.

Le fils de la veuve laissa échapper un cri de joie, et tombant à genoux, les yeux tournés vers le ciel, il remercia Dieu qui lui accordait ce suprême bonheur. Le cri qu'il avait poussé n'avait pas eu d'écho dans le cœur de Marguerite, et dès qu'elle fut remise de l'émotion que lui avait causée la présence inattendue de Fritz, au milieu de la nuit dans le jardin de son père:

— Que viens-tu faire ici, malheureux! s'écria-t-elle.

— Pardonne-moi, lui répondit Fritz, je ne me suis pas senti le courage de m'éloigner sans chercher au moins à te voir une dernière fois, ma Grettly, bien aimée!

S'approchant de la jeune fille, il l'enlaça dans ses bras et la pressa contre son cœur; elle

— Oh ! ne me touche pas, s'écria Marguerite en se dégageant brusquement. N'as-tu donc pas compris que tout était désormais fini entre nous, et que nous ne pouvions plus nous revoir ?

— Oui, c'est vrai, murmura Fritz avec un douloureux soupir. Je sais que ton père t'a défendu de m'aimer, qu'il t'a ordonné de m'oublier, et que tu es une fille respectueuse et soumise. Mais je vais le quitter pour bien longtemps, ma Gretty, ne me laisse pas partir sans emporter la douce consolation d'être toujours aimé de toi.

— Que t'importe un amour qui ne se réalisera jamais ! répondit Marguerite avec une froideur qui glaça Fritz jusqu'au fond du cœur.

— Jamais ! répéta-t-il en joignant les mains avec désespoir. Est-ce que tu ne m'aimerais plus ?

— Je t'ai aimé, répondit Marguerite, tant que je t'ai cru incapable de toute mauvaise pensée, de toute mauvaise action. Mais ce que tu as fait me délie de tous mes serments.

Fritz regarda la jeune fille avec étonnement.

— Ah ! si en agissant ainsi, continuait-elle, tu as cru hâter le moment qui devait nous unir, tu t'es cruellement trompé ; car je le jure devant Dieu qui m'entend, je ne serai jamais à toi !

— Gretty, interrompit Fritz, tout ce que tu me dis m'épouvante, et j'en suis à me demander si le chagrin n'a pas égaré ma raison. Tu me parles, je t'écoute, et je ne te comprends pas.

Marguerite prit Fritz par la main, et le conduisant en silence dans l'endroit le plus élevé du jardin, elle lui montra du doigt une fleur rougeâtre qui éclairait au loin la campagne.

— Regarde ! dit-elle d'une voix sombre.

— Ce sont les derniers reflets d'un incendie qui s'éteint, reprit Fritz étonné.

— Oui. Ce sont nos meules et nos granges qui brûlent.

— Votre métairie ! s'écria le jeune sabotier, mais elle est inhabitée et loin de toute demeure. Ce serait donc à la malveillance qu'il faudrait attribuer.

— Tu l'as dit ! interrompit brusquement Marguerite. Ce crime odieux à

été conçu et accompli par un enfant du pays qui croyait avoir à se venger de mon père.

— Son nom, Gretty, afin que, s'il est de mes amis, je puisse hautement le renier pour tel !

— Son nom ? répéta la jeune fille, il est dans toutes les bouches ; sur cent voix qui l'accusent, pas une seule n'ose s'élever pour le défendre ; enfin celui que signale la rumeur publique, puisque tu veux paraître l'ignorer, celui-là, c'est toi !

— Moi ! s'écria Fritz reculant d'un pas.

Mais se rapprochant bientôt de Marguerite :

— Pauvre enfant, lui dit-il, avec un sourire navrant, tu n'as donc pas deviné que cette calomnie est un piège tendu à notre amour ? Qu'abusant de ta crédulité, on a voulu arracher de ton cœur jusqu'au consolant souvenir de notre amitié d'enfance ? On espérait que je partirais sans te revoir, et que, pendant mon absence, la haine, comme un germe fécond, grandirait dans ton cœur. Il savait bien, celui qui te trompait ainsi, que, s'il arrive parfois qu'on aime un jour ceux qu'on croyait haïr, on n'aime plus jamais ceux que l'on a cessé d'aimer. Oh ! c'est un adroit et rusé vieillard que Gaspard Melzer.

— Malheureux ! s'écria Marguerite indignée, n'accuse pas mon père, lui qui même dans le délire de la fièvre, n'a pas une seule fois prononcé ton nom. Ne tente pas de te justifier, tu n'y parviendrais pas. Emploie plus utilement les derniers instants qui peuvent encore assurer ton salut. Va-t'en, et ne cherche jamais à me revoir. Peut-être alors te pardonnerai-je le mal que tu m'a fait.

— Non ! non ! je ne partirai pas, s'écria Fritz d'une voix déchirante. Il est impossible que nous nous séparions ainsi.

— Va-t'en ! répéta Marguerite. Songe que si tu tombes entre les mains de ceux qui te cherchent, tu es perdu.

— Eh ! que m'importe la vie ? reprit Fritz avec emportement. Plutôt mille fois mourir, que de vivre un seul instant sans ton amour, sous le poids de ton mépris. Gretty, au nom de ta mère, continua-t-il d'une voix suppliante, dis-

moi que tu t'es laissé égarer, que tu es maintenant convaincue de mon innocence, et je pars heureux.

Marguerite détourna la tête et garda le silence.

— Elle s'obstine à me croire coupable, mon Dieu ! dit Fritz avec désespoir ; elle doute de ma parole, et pourtant, elle sait bien que, même tout enfant, jamais je n'ai menti !

Et cachant sa tête entre ses mains :

— Oh ! je voudrais pouvoir pleurer, murmura-t-il ; il me semble que cela me ferait du bien.

Puis après une légère pause :

— Grettly, si l'on t'accusait devant moi, je ne dis pas d'un crime, mais d'une faute, sais-tu bien que je refuserais d'y croire ? Je trouverais au fond de mon cœur cent excellentes raisons pour confondre tes calomniateurs et leur prouver ton innocence. C'est que je t'aime, moi, Grettly tandis que toi, je le vois bien maintenant, tu ne m'as jamais aimé !

L'ingrat ! murmura Marguerite en tournant ses grands yeux brillants de larmes vers le ciel qu'elle semblait prendre à témoin, c'est pour lui qu'il m'a fallu courber le front devant les insultes de mes compagnes ; c'est pour lui que j'ai encouru la malédiction de mon père ; c'est pour lui que j'ai voulu mourir, et il ose dire que je ne l'ai jamais aimé. — Tais-toi, malheureux, s'écria-t-elle en s'approchant de Fritz avec une exaltation fébrile, et continuant d'une voix si basse qu'on l'entendait à peine : Tais-toi, te dis-je, car depuis que mon père m'a défendu de t'aimer, il me semble que je t'aime encore davantage.

Fritz comprit qu'il était absent. Il se jeta aux pieds de Marguerite et fondit en larmes. La noble enfant, en le voyant ainsi, eut un frémissement de bonheur qui remua tout son être ; jetant ses deux bras autour du cou de Fritz, elle le contempla un instant avec orgueil, et s'écria :

— Oui, je vois bien maintenant qu'ils m'ont trompée et que tu ne pouvais être coupable de cet horrible crime.

Age heureux et plein de confiance, qui ne croit qu'au bien et ne soupçonne jamais le mensonge, qui passe si aisé-

ment du désespoir à l'espérance ! tu connais seul ces palpitations de bonheur qui font pleurer et sourire à travers les larmes !

— A présent, ma Grettly bien-aimée, dit Fritz, je puis te dire adieu, car j'ai retrouvé ma force et mon courage, et je me sens capable d'affronter tous les dangers.

— Tout à l'heure, je te disais : va-t'en, répartit Marguerite, à présent je te dis : reste encore ! laisse-moi te demander au moins pardon de mes injurieux soupçons. Il fallait en vérité que je fusse folle, n'est-ce pas, ami, pour croire si facilement à tous les bruits que ces méchantes gens se plaisent à répandre sur ton compte ? Que j'ai dû te faire souffrir, pauvre Fritz !

— Bonne Grettly, tous mes chagrins sont oubliés... un seul excepté pourtant. Je pense qu'il faut nous quitter, et je me demande si nous nous reverrons jamais.

— Pars le cœur plein d'espérance, ami. Une voix secrète me dit que nous nous reverrons bientôt.

— Puisse-tes pressentiments ne pas te tromper, ma Grettly !

— Crois-moi, continua-t-elle, un jour viendra où, assis l'un près de l'autre, main dans la tienne, nous nous rappellerons en souriant les cruelles angoisses que nous avons éprouvées et les larmes que nous avons versées.

— Que Dieu t'entende et t'exauce !

Tandis qu'ils causaient ainsi, les oiseaux abrités sous les grands arbres du jardin secouaient leurs ailes humides de rosée et commençaient à courir de branche en branche en gazouillant, comme pour saluer le soleil qui se levait pour eux.

— Déjà le jour ! dit Fritz. Que le temps passe rapidement auprès de toi, ma Grettly !

— Il faut partir, reprit-elle, je n'en ai déjà retenu que trop longtemps. Adieu ! adieu !

— Me laisseras-tu partir, sans me donner un gage d'amour... un souvenir.

— Que veux-tu que je te donne, hélas ?

— Quelque chose que je garderai toujours sur mon cœur, une bague, une

fleur que je puisse baiser, en m'endormant, et qui mêle ton image à mes rêves; qui, si je tombe un jour épuisé de faim ou de fatigue sur la poussière du chemin, ranime, comme un baume vivifiant, mes forces engourdis, qui soit enfin mon talisman, à l'heure suprême du danger!

— Mon Dieu! soupira Marguerite en tendant à Fritz ses petits doigts effilés, tu le vois, je n'ai pas une bague, mon père me les a toutes reprises. Je n'ai pas une fleur non plus; depuis que tu m'as trouvée mourante dans la serre, ils en ont soigneusement fermé la porte à la clef. Le seul gage d'amour que je puisse te donner, le voici!

Prenant alors entre ses deux mains la tête de Fritz, et l'attirant jusqu'à ses lèvres:

— Je t'aime! murmura-t-elle dans un baiser.

Et se reculant doucement, elle se prit à contempler avec un bonheur indicible celui qu'elle appelait son frère.

— Grettly! s'écria Fritz, quand tu attaches ainsi tes yeux sur les miens, je sens ton regard descendre jusqu'au fond de mon cœur et le faire bondir dans ma poitrine!—Quand tu me dis ce mot: Je t'aime! toute la chair de mon corps frémit!—Quand ta main me touche, elle me brûle!—Et toi, Grettly, est-ce que tu n'éprouves rien de ces frissons intérieure, de ces commotions soudaines et terribles qui vont porter le trouble jusque dans la raison?

— Non. Moi je suis heureuse, au contraire, répondit Marguerite avec une naïveté charmante.

Elle était en effet si pure et si chaste, elle avait tant de virginité dans le cœur qu'elle ne rougissait de rien, pas même de dire en face de Fritz: Je t'aime; pas même d'abandonner aux brûlants baisers de ce jeune homme sa joue dont le volonteé délicat ressemblait au duvet d'une fleur.

— Ami, reprit Marguerite, je t'ai donné le gage que tu m'as demandé, et tu n'est pas parti. Songe que le jour vient à grands pas et que chaque minute de retard augmente les dangers qui te guettent.

— Tu as raison, et je le vois bien, que j'ai trop présumé de mes forces. Au

moment de me séparer de toi, je sens que le courage me manque. J'en aurais pour mourir là, à tes yeux, et je n'en ai pas pour te quitter. Que j'envie le bonheur de ton père et celui de dame Catherine! ils te verront à toute heure du jour, ils entendront le doux son de ta voix, et moi je ne te verrai plus, je ne t'entendrai plus. Oui, je suis jaloux de Burck, à qui tu prodigueras tes caresses, de cette herbe que tu fouleras aux pieds, de l'air que tu viendras respirer sous ce berceau, jaloux de ton ombre qui te suivra pas à pas, tandis que chacun de ceux que je vais faire m'éloignera de toi pour toujours, peut-être.

— Fritz, interrompit Marguerite qui voyait avec anxiété le soleil dorer la cime des hauts arbres, rester une seconde de plus ici c'est jouer follement ta vie, c'est vouloir tenter Dieu.

Et lui jetant ses bras autour du cou:

— Pars, murmura-t-elle, pars en emportant mon cœur et mon âme tout entière que je te donne dans ce dernier baiser.

— Si tu me renvoies avec tant de caresses et de si douces paroles, je n'aurai jamais la force de me séparer de toi. Tu vois, je veux m'éloigner et un charme irrésistible me retient ici malgré moi. Tout ne semble-t-il pas conspirer contre ma volonté chancelante? Tout, jusqu'à tes regards qui m'enlèvent, jusqu'à tes bras qui m'enchaînent?

— Allons! dit Marguerite devenue tout à coup sérieuse. J'aurai la force et la résignation qui te manquent. Puisqu'il faut que l'un des deux quitte l'autre, c'est moi qui partirai la première.

Et s'arrachant des bras de Fritz:

— Adieu! adieu! lui dit-elle en s'enfuyant du côté de la maison.

Au même instant, trois coups retentirent à la porte qui donnait sur la place.

Marguerite s'arrêta dans sa course, immobile et pâle comme une statue de pierre. Burck se mit à gronder sourdement.

Fritz s'était élancé vers le fond du jardin, et s'aidant d'un treillage ou s'enlaçant la vigne, il commençait à escalader la muraille, lorsque le chien

que, dans sa précipitation, il avait oublié de carresser, courut à lui, se dressa sur ses grandes pattes, et saisissant entre ses crocs aigus le pantalon de toile de son maître, il se mit à le tirer avec tant de violentes secousses que le treillage vermoilu se brisa. Fou de colère, Fritz ouvrit son couteau, et saisissant par son collier Burck qui bondissait joyeusement à ses côtés et cherchait à lui lécher les mains, il allait égorger la pauvre bête, lorsque Marguerite se jeta au-devant du coup.

— Oh! par pitié, Fritz, s'écria-t-elle, ne tue pas ce fidèle serviteur que j'aime, parceque c'est toi qui me l'as donné. Et puis qui sait, mon Dieu! si en s'attachant ainsi à toi, il n'a pas voulu te faire comprendre qu'il y a, de l'autre côté de ce mur, des hommes embusqués qui attendent au passage?

On entendit de nouveau frapper à la porte.

— Il faut ouvrir, Grettly, dit Fritz d'une voix calme et résignée. La fuite est maintenant impossible, j'ai trop tardé, je suis perdu.

— Perdu! répéta Marguerite, pas encore, je puis te sauver. Viens!

LA CHAMBRE DE MARGUERITE.

La digne ménagère, qui était loin de se douter que Fritz fût caché dans la maison, ouvrit bravement son guichet. Elle aperçut des canons de fusil qui étincelaient aux premiers rayons du soleil levant.

— Ah! encore une perquisition, s'écria-t-elle du ton rêche d'une femme que la pureté de sa conscience n'ôt à l'abri de tout reproche, on s'imagine donc que la tour de maître Gaspard sert de refuge à tous les malfaiteurs de la forêt Noire.

Cependant elle avait tiré les verrous et fait entrer le bourgmestre et son escorte, qui se composait du père Kurthil et de quatre gendarmes. Marguerite, aussi pâle qu'une morte, la main appuyée sur son cœur, se tenait toute tremblante, derrière dame Catherine.

Elle eût été seule, que, certes, son trouble l'eût trahie, mais la contenance ferme et hardie de sa compagne la sauva.

Le bourgmestre était un excellent homme, au visage rond et bourgeonné, et que sa rotondité majestueuse recommandait tout particulièrement au respect des habitants de Nordstetten. Il était marchand de bois, et se nommait Joseph-Melchior Stauffer.

— Mademoiselle, dit-il en saluant d'un air important la jeune fille, veuillez me faire conduire sur-le-champ auprès de mon vieil ami Melzer.

— Anprès de mon père! répondit Marguerite en attachant des regards inquiets sur dame Catherine; mais c'est impossible, Monsieur Stauffer; il vient, après une nuit affreuse, de s'endormir tout à l'heure, n'est-ce pas, ma bonne?

— Grettly, à raison, s'empressa de répondre la gouvernante, et je m'oppose personnellement à ce qu'on réveille mon maître sous aucun prétexte. Si vous avez quelques renseignements à lui demander, respectable bourgmestre, adressez-vous à notre demoiselle ou à moi. C'est absolument comme si vous parliez au pauvre malade lui-même! Sauf que le bouhomme est, à cette heure, incapable de vous entendre, tandis que nous sommes toutes deux prêtes à vous répondre; n'est-ce pas Grettly?

— Sans doute, et si monsieur Joseph Stauffer.

— Melchior, ma chère enfant, je m'appelle Melchior, interrompit le magistrat, et en ce moment, il serait même convenable de m'appeler monsieur le bourgmestre; car c'est en cette qualité que je me suis fait ouvrir votre logis ce matin.

Marguerite tressaillit.

— Eh bien! si monsieur le bourgmestre avait la bonté de nous dire le motif de cette visite, imprévue.

Melchior Stauffer essaya de donner à sa physionomie placide et même débonnaire une expression solennelle, qui contrastait avec ses grands yeux bleu-faïence et son nez vermillonné.

— Voici le fait, demoiselle Marguerite. Cette nuit même, un inconnu suspect s'est introduit dans votre jardin.

— Dans notre jardin, s'écria la ménagère fort effrayée.

Le bourgmestre reprit, satisfait d'avoir produit une si vive impression:

— Jockel, notre voisin, est venu me prévenir que, vers une heure du matin, comme il allait chercher Hans Meyer, le maréchal, pour un de ses chevaux qui avait besoin d'être saigné sur-le-champ, il avait vu, de ses deux yeux, un homme escalader votre mur. Or, ce coureur de nuit pourrait fort bien être le brigand qui a incendié la métairie de votre père. Je me suis donc levé, en toute hâte; j'ai rassemblé mon monde et je suis venu en personne visiter votre maison.

— Merci de votre empressement à prévenir quelque malheur, cher monsieur Melchior, répondit la jeune fille d'une voix mal assurée; mais je crois bien que notre voisin s'est trompé, car nous avons été sur pied toute la nuit, et nous n'avons rien entendu.

— Il ne faut pas vous en fier à moi, mon enfant, observa dame Catherine, je me souviens que je me suis assoupie pendant quelques heures, et il me semble, tandis que je rêvais, avoir entendu les chiens hurler.

Puis, après un instant de réflexion :

— Jésus ! Marié ! continua-t-elle en se réfugiant au milieu des gendarmes, si Jockel avait dit vrai ! Au nom de votre saint patron, monsieur le bourgmestre, ne nous abandonnez pas avant d'avoir fouillé la maison de fond en comble !

Marguerite s'efforça de sourire.

— Je crois que nous nous alarmions à tort, Catherine. Burck est trop bon chien de garde pour qu'un rôdeur de nuit ait pu pénétrer impunément dans notre jardin.

— A moins d'être de ses amis, insinua perfidement le père Kurthil.

Marguerite feignit de ne pas comprendre et se tut. Quant à la ménagère, elle n'avait pas, pour garder le silence, les mêmes motifs que sa jeune maîtresse. Elle répliqua donc avec une vivacité aigre-douce :

— Le seul ami de Burck, c'est Fritz Wendel. Vous ne supposez pas, j'imagine, que, s'il a fait le mauvais coup dont l'accusent les méchantes langues du pays, il ait eu l'imprudence de venir chercher asile dans la maison de maître Gaspard, son ennemi. Cependant, puisque le voisin Jockel a vu un homme

escalader la muraille, visitons le logis jusque dans ses moindres recoins, monsieur le bourgmestre.

— Rassurez-vous, Catherine, dit M. Melchior Stauffer; ce misérable ne saurait nous échapper. Afin de lui couper toute retraite, fermez prudemment cette porte, père Kurthil, et mettez-en la clef dans votre poche.

Puis s'adressant à ses hommes :

— Quant à vos autres, je vous autorise à faire feu, sans miséricorde, sur quiconque tenterait de s'enfuir en passant par-dessus les murs.

Les gendarmes armèrent aussitôt leurs fusils. Marguerite tressaillit de tout son corps.

— Bonne Catherine, tu as toutes les clefs de la maison, n'est-ce pas ? demanda-t-elle avec une émotion qu'elle eût peine à dissimuler aux yeux des assistants.

— Oui, Grettly, répondit la ménagère en agitant avec orgueil l'énorme troussseau de clefs pendu à sa ceinture.

— Eh bien ! continua la pauvre fille qui se sentait défaillir, accompagne M. le bourgmestre ; je retourne, moi, auprès de mon père, que nous avons laissé seul.

Elle salua M. Stauffer et s'engagea dans l'étroit escalier qui conduisait au premier étage, en chancelant à chaque marche. Dame Catherine se plaça en tête de l'escorte.

— Suivez-moi, et je vais diriger vos recherches, mes amis, dit-elle d'un air déterminé ; mais veillez bien à ce que je ne sois pas exposée à recevoir quelque mauvais coup.

— Guidez-nous sans crainte, brave femme, répliqua le bourgmestre. S'il vous advenait quelque malheur, vous seriez promptement vengée, c'est moi qui vous le jure.

Cette consolante promesse ne rassura que modérément la vaillante ménagère : aussi, après avoir ouvert la porte du couloir qui conduisait au jardin, jugea-t-elle prudent de laisser passer en tête M. Melchior Stauffer et son escorte.

La petite troupe s'éparpilla dans les allées, inspecta minutieusement la muraille et s'arrêta bientôt devant un endroit qui gardait les traces flagrantes d'une récente escalade. Le treillage

était brisé, la terre jonché de plâtre, et foulée, ici par un pied d'homme, là par les larges pattes du fidèle Burck.

— Vous voyez, Catherine, que mes renseignements étaient exacts, s'écria le bourgmestre, tout fier de cette importante découverte. Voilà bien le chemin qu'a pris le malfaiteur pour s'introduire dans votre jardin.

La ménagère était consternée; elle leva les yeux au ciel en disant :

— Mais on n'est donc plus en sûreté dans son propre logis. Autant vivre dans un carrefour de la forêt.

— Et Burck, qu'on dit si bon chien de garde, vaguait cependant en liberté, observa le garde en examinant le sol avec attention; car on voit çà et là les traces du chien à demi effacées par les traces de l'homme.

— Vous avez raison, père Kurthil, dit le bourgmestre, il faut tirer tout cela au clair. Dame Catherine, indiquez-nous en quel endroit de la tour un malfaiteur peut se dérober le plus facilement aux recherches de la justice.

— Sainte Vierge! je n'en sais rien, monsieur Stauffer. Dans la maison de maître Gaspard, depuis le haut jusqu'en bas, portes et fenêtres, tout est verrouillé, cadénassé, fermé à clef.

Puis, après un instant de réflexion, elle ajouta avec anxiété :

— Ah! mon Dieu! si, pendant mon sommeil, le misérable avait profité de la mauvaise habitude que j'ai de laisser ma clef sur la porte, s'il s'était caché dans ma chambre. Oh! venez, mes amis, venez!

Le bourgmestre l'arrêta par le bras.

— Commençons par visiter le rez-de-chaussée, bonne dame. Nous monterons ensuite au premier étage, si c'est nécessaire.

— Je vais ouvrir toutes les portes, répondit l'impatiente ménagère en préparant les clefs.

Elle traversa le jardin, et se dirigea vers la serre.

Pendant que chacun s'avancait de ce côté, Burck, le nez sur les talons du bourgmestre, le suivait pas à pas en grôgnant sourdement.

— Père Kurthill, dit M. Melchior Stauffer, fort inquiet de se sentir escorté de si près par le vigilant animal, je crois

qu'il serait prudent de reconduire ce chien à sa niche et de l'y attacher solidement.

Au lieu de se conformer à cet ordre avec l'empressement d'un homme rompu à la discipline, le vieux garde cligna de l'œil malicieusement, et fit à son chef une grimace qui semblait vouloir dire : J'ai une fière idée. Il s'approcha du bourgmestre étonné, et lui dit à l'oreille :

— Si c'est Fritz Wendel, comme nous le supposons, qui s'est caché ici, gardons-nous bien d'attacher Burck. Elevé par le fils de la Marannelé, il l'aime encore comme s'il ne l'avait jamais quitté. Le chien nous servira de guide et d'espion; vous comprenez?...

— L'idée est bonne, en effet, et je suis surpris qu'elle ne me soit pas venue plutôt qu'à vous, répliqua naïvement M. Stauffer.

Le nez du père Kurthil devint violet de plaisir.

— Cependant, reprit le bourgmestre, ce Burck avec ses diables de crocs m'inspire quelques vagues inquiétudes.

— N'ayez pas peur, dit le garde. D'ailleurs, quand il nous mordrait un peu l'un ou l'autre, je ne vois pas où serait le mal, s'il nous aide à découvrir le délinquant.

— Vous parlez d'or, mon brave; notre devoir avant tout, fit résolument M. Stauffer. Marchons!

Le père Kurthil passa devant, et le belliqueux bourgmestre allait le suivre, lorsqu'il sentit une petite main se poser toute frémissante sur son bras. C'était la main de Marguerite Melzer.

— Monsieur, dit-elle d'une voix émue, j'attendais impatiemment l'occasion de vous trouver seul un instant.

Melchior Stauffer remarqua que la jeune fille était si violemment agitée que son visage devenait tour à tour semblable à une rose blanche et à une rose rouge, et que ses petits pieds avaient peine à la soutenir, tandis que des larmes brillaient comme des diamants au bord de ses cils.

— Calmez-vous, ma chère Gretty, calmez-vous! dit le brave homme; vous êtes la plus jolie fille du canton, tout le monde vous aime et vous estime.

— Je vous ai vue toute petite, et je vous ai fait plus d'une fois sauter sur mes genoux. Confiez-moi vos craintes et vos chagrins, et soyez sûre que je saurai remplacer votre père, s'il s'agit de vous donner un bon conseil, ou de vous aider en vos peines de quelque autre façon.

Le bourgmestre s'arrêta essoufflé. Marguerite laissa couler librement ses larmes, et saisit avec un transport de reconnaissance la main courte et épaisse du magistrat.

— Ah ! vous êtes bon et généreux, vous, monsieur Stauffer ! aussi n'ai-je confiance qu'en vous seul, et vais-je vous parler comme à un confesseur.

— Cependant, Grettly, interrompit le bourgmestre un peu inquiet de la tournure que prenait les choses, n'oubliez pas que je suis chargé de fonctions importantes, et ne me confiez rien qui puisse m'exposer à manquer à mon devoir.

— Il faut que vous écoutiez une révélation qu'il m'est impossible de retarder plus longtemps, monsieur, dit la fille de Melzer avec une anxiété visible. Je connais votre amitié pour moi, et je sais que vous êtes incapable d'abuser d'un secret livré à votre honneur. Vous n'avez jamais transigé avec votre conscience ; vous n'avez jamais condamné un innocent ; vous n'avez jamais repoussé une suppliante qui pleurait à vos genoux. Eh bien ! ne me repoussez pas, moi, votre petite Grettly, quand je viens vous demander grâce et pardon !

Le bourgmestre, attendri et bouleversé par cette scène inattendue, empêcha Marguerite de se jeter à ses pieds.

— Mais de quoi donc s'agit-il, jeune tête folle ? A quel propos la fille de mon ami Melzer peut-elle me demander grâce et pardon ? Il y a quelque malentendu dans tout ceci. Expliquez-vous, mon enfant ; mais hâtons-nous, car on m'attend afin de poursuivre cette perquisition.

— La jeune fille cacha sa figure dans ses mains, et d'une voix étouffée par les sanglots :

— Cette perquisition est maintenant inutile, monsieur Stauffer. Vous m'arracher du cœur cet aveu terrible. L'homme que vous cherchez est ici.

— Malheureuse enfant ! s'écria le bourgmestre. On ne nous avait donc pas trompés. Et c'est vous qui avez caché dans la maison de votre père !

Marguerite baissa humblement la tête.

— Allons, bien, je vois que vous comprenez toute l'énormité de votre faute, Grettly ; il est donc inutile de vous faire maintenant la leçon. Pour l'instant, il s'agit de réparer les conséquences de votre étourderie. Je m'en charge, mon enfant. Vous allez nous livrer sur-le-champ ce pauvre diable.

La jeune fille redressa fièrement la tête, et fixa ses yeux humides sur le bourgmestre.

(A continuer.)

LE FEUILLETON.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Prix de l'abonnement : un an, \$1, un numéro 5 centes.

Les personnes qui désirent souscrire peuvent le faire en adressant le montant de leur abonnement franco : A M. H. HÉBERT, Imprimeur-Gérant, Bureau de Poste, Montréal, ou aux Messieurs suivants, qui sont autorisés à recevoir les abonnements :

M. Z. Chapeleau Libraire, Rue Notre-Dame, Montréal.

M. T. E. Roy, No. 8 Rue St. Joachim Haute-Ville, Québec.

M. Charles Royer, Trois-Rivières.

M. I. Bourguignon, St. Jean d'Iberville.

M. M. Duchesneau, St. Jérôme.

M. Cyriac Chaput, L'Assomption.

M. L. A. Derome, Joliette.

M. A. Cadioux, Yvernes.

M. C. Thérien, St. Isidore.

M. N. Dorais, St. Urbain Premier.

M. N. Ricard, Laprairie.

M. A. Tétrault, Rivière du Loup, en haut.

M. L. H. Lafleur, Yamaska.

« LE FEUILLETON » est en vente au dépôt de *Journaux*, de M. W. Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent.

H. HÉBERT, IMPRIMEUR-GÉRANT.